

VERBE

Naissance et Louange

*Jailli de la Genèse, un fleuve musical, modelant et produisant
le temps, descend les siècles, torrentiellement.*

Du tohu-bohu d'où émerge la Genèse, une musique subtile surgit. Les Furies prophétiques font flamber son courant, qui brûle d'érotisme mystique au Cantique des cantiques ; longuement saisi dans les tourbillons des Psaumes aux versets rythmés, son flux s'assagit, puis exulte et jubile, magnifique, à la Visitation ; s'étalant sur toute la voûte des cieux, il occupe en gloire la campagne, la nuit où naît le Messie ; alors, les anges musiciens quittent la scène pour laisser la place au Verbe, avant que le vent et le feu, au matin de Pentecôte, ne le dispersent en un delta aux mille bras, par l'éventail multiplié des langues.

Du chaos vers la Musique, de celle-ci au langage et de là vers le savoir, ce fleuve musical va vers une information croissante.

Enfance du monde

Au commencement règne le bruit de fond : tohu-bohu, clapotis, fluctuations des eaux aléatoires. Souffle la *ruagh* au-dessus de ce hasard. Écoutez maintenant ce vent ordonner le désordonné.

Au commencement de chaque verset, *Dieu dit* ; et il dit presque dix fois. La phrase : *Il y eut un soir, il y eut un matin, tellième jour...* clôt, avec variation de nombre, six strophes. Qui, souvent, reprennent identiquement : *Dieu vit que cela était bon*. Ces trois refrains, mieux que rythmés, quasi répétés, comme *da capo*, encadrent, en amont et en aval, plusieurs actes de séparation : la lumière extraite des ténèbres ; les eaux supérieures élevées des inférieures ; les semences dispersées selon leur espèce ; le soleil divorcé de la lune nocturne ; les oiseaux loin des poissons, l'homme au-dessus des animaux... En somme, encerclant le séparé, des ritournelles, toujours les mêmes, rééquilibrent des ruptures d'équilibre.

Je n'ai pas donné tantôt d'autre définition de la Musique – ni de la vie, ni du Monde, ni de l'existence – que cet entrelacs serré d'oscillations qui reviennent, semblables, sur soi, pour racheter, relever, maintenir, encadrer, restabiliser... cent écarts à l'équilibre. Comment dire

l'harmonie, la mélodie, sans décrire ces cent cerceaux d'invariants qui viennent corseter plusieurs folles variations qui sans eux s'éparpilleraient ? L'existence du Monde commence par le même tourbillon que la Musique, ce compas gyroscopique.

Et qu'en est-il du temps, sinon ce composé de réversible et d'irréversible ?

Non seulement des versets réguliers découpent le début de la Genèse, comme s'il s'agissait, dans sa forme, d'un psaume ou d'un poème, mais le contenu du récit lui-même répète sans cesse les deux facteurs majeurs de toute partition musicale : symétries, asymétries ; écarts, stabilisations ; harmonies, anharmonies ; invariants par variations. En rafales sur le brouhaha primitif des eaux stochastiques, le souffle, la *ruagh*, y ensemencent des alignements de lames, de longs trains de vagues. Commencement ? Création du temps. À la naissance du Monde, des ondes.

Genèse ? Ouverture. Œuvre ? *Opus*, opéra. Univers ? Polyphonie. Dieu créateur ? Dieu compositeur.

Ainsi la Musique exprime une primitive mise en ordre du Monde, ici la version sémite des harmonies pythagoriciennes, ou mieux, face à l'entropie du chaos, l'information d'origine : oui, la première physique.

Ainsi, le nouveau-né vagissant ordonne, par son chant, des perceptions désordonnées.

Enfance du Verbe

Avant qu'advienne l'Enfant, deux cris de ventres, deux voix, chantèrent autrefois l'Incarné, le Verbe fait chair, en une partition qui célèbre la même montée ou la même descente que celle d'Orphée ou la mienne, vers la plus sublime des compositions, paroles, chants et musique. Cela se passa pendant cette bonne rencontre que la tradition nomme Visitation.

Passé l'Annonciation, où elle accepta de recevoir le Verbe en elle, enceinte donc de Lui, Marie part, à son tour, en voyage, pour faire visite, dans la montagne, à Élisabeth, sa parente, elle-même grosse de Jean le Baptiste, plus âgé que Jésus. Précurseur, ce Jean vivra au désert avant le Messie, annoncera Sa venue, enfin Le baptisera, d'où son surnom.

Tous deux assassinés par la société.

Dès l'entrée chez sa cousine, Marie la salue : *Dès qu'Élisabeth eut entendu cette salutation, voici que l'enfant tressaillit dans son sein. Élisabeth fut remplie de l'Esprit Saint. Alors, elle poussa un grand cri et dit : Bénie es-tu entre les femmes et béni le fruit de ton sein !... Vois-tu, dès l'instant où ta salutation a frappé mes oreilles, l'enfant a tressailli d'allégresse dans mon sein* (Luc 1, 41-44).

Marie répond *Magnificat* et chante, à son tour, la joie qui, dilatant son âme, l'entraîne à magnifier le Seigneur ; sa propre chair frissonne de

liesse ; exultant, jubilant, elle entonne son psaume.

Cela va trop vite, je détaille donc. En un seul instant, comme en court-circuit, jaillit, ici, une exacte sizaine de frémissements. *Un* : passé la rencontre, voici le salut entendu et le cri, première simultanéité entre le coup frappé sur l'oreille maternelle, et, *deux* : le tressaillement subit du fœtus dans le ventre. Seconde simultanéité entre ce frémissement de la chair et l'emplissement par l'Esprit : *trois*. Élisabeth entend le salut, ressent Jean, son enfant, s'écrie et dit. Mieux : sa bénédiction dit bien ou dit le bien ; alors, le cri passe au sens : *quatre*. En somme, Élisabeth sent les ondes acoustiques du salut, *un*, puis les ondes rythmées de l'enfant qui tressaille, *deux* ; l'Esprit la remplit, *trois* ; elle crie et, tout aussitôt, dit le bien de Marie et du fruit qu'elle porte, *quatre*. Son, vibration, esprit, sens. De ces diverses émotions, naît, d'abord, le verbe, je veux dire la parole et le chant élisabéthains : *béni le fruit de ton sein*, puis la désignation du Messie Soi-même, Jésus : *cing*. Cette échelle pentaphone construit du sens, chant et Verbe, à partir du choc acoustique du cri et du mouvement émotif du fœtus dans le ventre. Or, comme en réponse, Marie entre en rythme, en musique clamante et développe son psaume : *six*.

Elle chante l'âme dilatée : *Magnificat anima mea...* l'esprit montant aux sommets : *Exultavit spiritus meus...* En un moment rapide et dense de beauté, voilà un bilan complet de ce que mes petites raisons pédestres viennent de décrire avec peine, par légende et sciences, en langues grecque ou acoustique, savoir une montée, une descente, une genèse de vibrations multiples, étagées, composées... de nature d'abord matérielle, physique, vibratoire, oscillante, charnelle, corporelle, maternelle, musicale, psalmodique, chargées ensuite de sens, sublimes enfin. Ici se construisent une ascension à deux – encore des femmes –, du vif vers le dit, du dur vers le doux. Une descente, aussi bien, de la chair dense vers le verbe aérien.

Quelle meilleure échelle, en effet, que celle où des mouvements naturels, je veux dire de ce qui va naître, *natura*, – *Deus sive natura* : ce qui va naître, le Verbe, le Messie divin –, où des mouvements maternels, utérins, dis-je, donnent naissance, par leurs vibrations, en six paliers ascensionnels successifs, à un cri, à une bénédiction, à une psalmodie, à la Musique, à la parole, enfin au sens ? Émergence pré-natale, nouveauté naturelle, nouvelle de l'avant du sens, de l'avent du Verbe, autrement dit Bonne Nouvelle.

De joie, j'ai hâte de reprendre ce passage jaillissant, selon l'enchaînement de ces six mouvements ondulatoires, de les redétailler pour en mieux jouir. J'entends donc : le salut de rencontre, en premier ; puis un tremblement d'enthousiasme – je vais dire pourquoi j'utilise ce mot –, une émotion venue de l'intime du ventre. Le mot é-motion rend clairs un mouvement, une vibration de la chair dans la chair, une commotion, un premier tressaillement : l'enfant Jean commence à vivre, dans son propre corps à venir, ainsi que dans celui d'Élisabeth, sa mère ; commence aussi sa conscience propre dans la conscience de sa mère. Et de

cette motion, de ce mouvement é-motif, dis-je, é-merge quelque chose d'autre.

Quoi ? Un cri, un cri maternel conscient, quasi simultanément, comme sorti du mouvement de l'enfant. L'émotion, dure, de la chair en mouvement physique se fait douce dans la vocalise qui en sort ; triple émotion même puisque, passé le cri, voici que l'Esprit la remplit : de la vibration du son au souffle spirituel ; quadruple émotion même puisque s'ensuit le dit, mieux encore le bien dit... Oui, une échelle se dresse qui va de la mécanique matérielle, maternelle – c'est le même mot, pour l'inerte et le vif –, du frémissement, dur et charnel, vers l'audible doux de la bénédiction. Va donc du signal vibrant privé de sens à sa plénitude spirituelle. Voilà le passage.

En Musique, nous allons l'ouïr.

Car, en double, en face et en réponse, l'enthousiasme prend le plein de son sens, puisque, dans le sein de Marie, gît et croît le Verbe lui-même, Jésus, non seulement le verbe comme son, parole et sens, mais le Verbe divin, Messie ou Enfant-Dieu. Enthousiasme : Dieu dedans – *entheos*, ενθεός –, dans le ventre, dans la matrice, dans la matière, oui encore, c'est le même mot... soit le Verbe fait chair. L'émotion de l'enfant d'Élisabeth donne naissance au cri de la mère et à sa bénédiction, mais se double, chez Marie, d'un autre rythme, repris, d'un nouveau chant développé en versets, d'une voix en répons et, lignes à lignes, rythmée.

Annonciation : le Verbe se fait chair. Visitation : la chair se fait Verbe.

Mouvement fœtal : non point encore un cri, ni un vagissement, mais un embryonnaire mouvement des premiers tissus : plus tout à fait une chose quelconque du Monde, mais un possible qui jaillit à partir d'un mouvement matériel, d'une émotion, soit une puissance, une promesse, un avenir, un Avent.

Nous dirions aujourd'hui, volontiers, du corps qu'il jaillit, en effet, des atomes vibrants de carbone ou d'azote vers le vivant, ADN ou battements du cœur, pour parvenir enfin aux signaux du neuronal, du langage, du sens ou de l'âme, appelez cela comme vous le voudrez.

Le sang, le sperme, les cellules de la peau que nous réduisons en souches, les embryons congelés... ces choses que nous manipulons aujourd'hui, nous ne pouvons plus les nommer inertes, ni encore les dire vivantes. Comment donc appeler ces intermédiaires, sinon du potentiel jailli des choses du Monde, autrement dit des puissances ? Des choses en puissance, propres à se transformer en acte ? Quelle nouveauté ces possibles promettaient-ils jadis, avant que nous entrions en sciences et expérimentations ? Avant que nous sachions que l'ADN même a la forme d'une corde vibrante ?

Ici, le récit de la visite annonce un sens issu de mouvements dans le ventre et jaillissant au-dessus, très haut, vers l'âme magnifiée ou l'esprit exalté. Cette route ascensionnelle, Orphée, remontant des Enfers avant son amante, l'avait manquée... saurons-nous un jour y réussir ? Ce che-

min continu d'acoustique, aucune théorie cognitive n'a su le construire... pourrons-nous un jour y réussir ?

Réussite, ici. La vibration des deux corps, de l'enfant et des deux mères, fait émerger plusieurs vibrations de joie en même temps : la bénédiction, le rythme de la Musique, la parole, cadencée en versets, du psaume, le vent de l'Esprit, la rafale d'âme. *Magnificat anima mea* : naissance de l'âme grande, dans les vocalises issues de la gorge maternelle, au commencement du chant psalmodié.

Marie magnifie

Écoutons maintenant la Musique : que répète, comme en boucle, ce psaume, repris de la prière d'Anne, au début du premier livre de Samuel, l'un des plus émouvants qui soient jamais sortis d'un ventre et d'une voix de femme ? En réponse au tressaillement de Jean, le Précurseur, dans le sein d'Élisabeth, il frémit et vibre de même : marque, *en bas*, l'humilité de la servante et, *au haut*, la béatitude où la jucheront les générations futures ; *sa petitesse* propre, mais *les grandes* choses que Dieu en a fait ; *les superbes dispersés* ; *les puissants renversés de leur fâche* ; *l'élévation des minuscules*, *l'inanité des riches*, *la réplétion des affamés*... Rythmiquement, le chant reproduit, en bosses et ventres oscillants, le mouvement vibratoire de la chair de l'enfant pour en magnifier les amplitudes, mais se remplit d'un sens profond et culminant qui mime la hauteur et la longueur des ondes : au sommet les humiliés, dans l'abîme les arrogants.

Magnificat. Le mouvement physique vibrant, ondulatoire, sinusoïdal, rythmique... de l'émotion, des tissus du corps enfantin, du cri de la gorge maternelle, des lignes, des versets psalmodiés, entre alors, par le sas de la Musique, dans le sens : en morale, en raison, en justice, en politique, révolutionnaire même, en kérygme enfin, de la même façon et selon les mêmes pulsations, mais par cimes et vallons amplifiés magnifiquement.

Deux fois émues et vibrantes, la chair de l'enfant et celle des mères engendrent le Verbe, encore muet. Après avoir produit directement cri et bénédiction, l'émotion communique, en réponse, un rythme, qui entonne un chant rythmé dont le sens mime le rythme. Alors, cette échelle, en cadence, montante, s'envole vers Dieu.

Musique du psaume : oscillante, tremblante, l'émotion entre en versets, dans des nombres et des proportions, dans des chiffres et des codes, sans que nul ne les compte. Chant : la signification codée de ses mots imite le rythme de ces mouvements, d'abord matériels ou charnels, ensuite et enfin signifiants, hauts et bas. Exultation de la servante, réplétion des affamés, rétablissement des humiliés.

Alors, le Verbe, Dieu Lui-même, descend sur Terre. Par ce court circuit entre le mouvement vibratoire de la chair, l'émergence ondulatoire d'un cri et la naissance, tout aussi rythmée, de son sens verbal s'éclaire ici, un peu, le mystère de l'Incarnation.

Terminal, le *Magnificat* chante la montée large du message, son plé-rôme, à partir de cette cire rase, vide et nulle de sens, psalmodie la levée des mots et de leur sens à partir des vibrations rythmées d'un support vierge, mieux encore *met en Musique ce qu'émet, en son mouvement émotif, la matière même de la chair.*

Ainsi la Visitation transite de la chair au Verbe.

Que signifient la Vierge, la Mère, toutes deux *immaculées* ? Une table rase matérielle, encore non gravée, inentaillée, non scarifiée : support sans message, cire sans ligne, femme intacte. Fascinés par cette table rase, sans marque, sans trace, sans tache, attentifs à une cire impeccable, et désirant tout tirer de ce qu'elle va recevoir : la langue, le sens, Verbe, connaissance, humanité... les philosophes des Lumières décrivaient-ils une version athée de cette conception immaculée du Verbe ?

Au total, peut-on raconter, peut-on dessiner chemin plus exact, juste, nouveau et joyeux, partant de la grossesse vitale vers le pré-natal de la parole ? Comment mieux rapprocher les deux *conceptions* : la première au sens de la généalogie corporelle, charnelle, dure comme la matière de la biochimie, et la seconde au sens de la compréhension cognitive, douce comme un chant d'amour ? Les sciences de la cognition disent-elles aujourd'hui aussi précis, plus net ?

Tout le processus baigne dans la musique.

Le Précurseur

Ému : remue en moi, en moi enceint(e) du Verbe ou prégnant(e) de ses prédécesseurs, bouge dans le fond sans âge de ma déjà vieille chair, un enfant qui ne sait, qui ne peut encore parler, qui ne sait, qui ne peut que crier sa douleur, son plaisir, son angoisse de dérélition, son désir, sa joie... dans et par le désert du langage. Toutes mes émotions jaillissent du tressaillement intime de cet enfant-là. Elles témoignent de la présence, dans le noir de mon corps, de ce vivant sans âge, toujours présent, sans langue, encore et toujours sourd et muet. Visitation, coup de foudre : entre cette femme et moi, deux enfants, avant leur naissance, reconnurent leur présence ; se touchèrent deux grossesses et deux mouvements muets.

Comme si j'étais gros de lui, comme si elle était grosse du même ou d'un autre, qu'importe, comme s'il vivait, tout petit, dans ma grande taille et mon âge vieil, tressaille, bouge, vibre, frémit, en mon corps, un enfant (*in-fans*, sans parole), oui, un enfant muet, avant la voix, sans musique ni gazouillis, incapable de dire, de s'exprimer, de communiquer... réduit à la chair rase, enfoncé, bloqué, gelé dans la cire pâteuse des tissus et du sang, étouffé, noyé dans un corps minuscule à peine émergé ; en moi remue ce vagissant, datant de la nuit embryonnaire, venu de ténèbres maternelles, matérielles, ancestrales, préhistoriques, paléo-anthropologiques... étranglé dans la boîte noire d'oubli.

Plongé, enfoui, enchaîné, emprisonné dans l'ombre sombre de mon corps, cet enfant sans parole ne peut que s'agiter, que remuer, que trembler de peur, frissonner d'angoisse, frémir d'enthousiasme, que fluctuer

de mouvements émotifs. Sans parole, pourrait-il faire autrement ? Il s'agite et tremble, je le sens. Avant le Verbe, comment s'exprime son Précurseur ? Il bouge, muet, dans l'ombre, il criera dans le désert de la parole, dans l'affreuse sécheresse de la solitude et du manque d'amour. Il ne peut que remuer, s'adonner à des mouvements, aux émotions dont, plus tard, la parole distinguera couleurs ou catégories, dont, plus tard, la raison, arrogante, parlera, en l'ayant oublié. Oui, en lui coupant la tête. Qui tranche le cou du Précurseur de la parole ?

Je vis et respire dans l'humilité terraquée, air, eau, terre et feu, de ma chair tremblante. Quand naîtrai-je donc à la loquacité ? Gauche et chantant faux, je ne sais m'exprimer. J'avais jadis envoyé une lettre à Emmanuelle Laborit, auteur du *Cri de la mouette*, – comme si elle avait compris, avant moi, qu'il fallait partir des appels animaux –, qu'elle avait de la chance, elle, de pouvoir « signer », des muscles et des mains, parmi les sourds-muets de sa famille privés de tout son ; mais moi, né natif dans le pays des langues bavardes, comment m'exprimer avant le langage ? Je ne puis alors qu'éprouver des émotions ; elles bougent, tremblent ; elles crient.

Émotion : remue dans mon corps de mâle un enfant ainsi démuni, mais annonciateur ; toujours misérable, mais précuseur ; encore vêtu d'une peau de bête, comme un animal, criant dans le désert, mais lancé, mais jeté sur la voie, plus lisse, du Verbe. Précurseur, annonciateur de la parole.

Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur [du Verbe], rendez droits ses sentiers ;

tout ravin sera comblé et toute montagne ou colline sera abaissée ; les passages tortueux deviendront droits et les chemins raboteux seront nivelés.

Et toute chair verra le salut de Dieu (Luc 3, 4-6).

Mêmes bosses, mêmes creux, mêmes ondulations mâles qu'au *Magnificat* femme. Mon émotion ressent et devine déjà les vibrations, les oscillations, la cadence de ce chant dense de sens. Avant que vienne le Verbe, avant que j'accède à la parole, en moi – alors je m'appelle Élisabeth –, le Précurseur a tressailli, bougé, remué ; né, ensuite, il se met à crier. À crier devant et avant le Verbe. Je – alors je m'appelle Jean – je le rencontre.

Prisonnier du silence, je commence à en secouer les barreaux et mime, par mon cri, le son vibrant de leur grille charnelle. Baptiste comme Jean et, comme lui, Précurseur du Verbe, mon corps crie dans un espace stérile de sens, privé de parole, sans route allant dans un sens, vers un but. Dans ce désert varient les mouvements, globaux, du relief : en haut, des montagnes, en bas, des ravins, de la gauche occidentale vers la droite orientante ; émotions énormes. De même varient mille microfluctuations, locales : les cailloux du chemin, le détail grenu et dispersé produit par le bruit de fond qui émane de la chaleur émise par mon estomac, mon cœur et mon thorax, mes vaisseaux et intestins, tohu-bohu, chaos qui font trébucher le Verbe encore à naître. Mes émotions suivent exactement ces deux mouvements ondulatoires : les petits, détaillés, souffles haletants et battements du pouls, chair de poule sur la

peau et tremblements des mains ; plus les larges agitations chaotiques du corps ; je cours, affolé, n'importe où... cailloux et montagnes.

Musique, alors : à quelle hauteur les lames de joie me soulèvent-elles, en haut d'une crête ? À quelle bassesse d'effondrement, à quelle pointe d'un cône profond, la dépression d'angoisse m'enfouit-elle, comme dans le fond d'un abîme ou d'un ravin ? Rythme, chant et psaume. Marie elle-même vient de magnifier Celui qui, justement, arase les cimes des puissants et comble ces puits où gisent les humbles, ruine les riches et rassasie les affamés. Qui donc comblera ces creux dépressifs, rasera ces crêtes folles, dans mon âme oscillante, qui rabotera ce détail, nombreux comme le sable, d'inquiètes anxiétés, qui aplanira le fléau d'injustice, dans le collectif, sinon le Verbe, survenu grâce à son passage par cette Musique, sinon l'assignation d'un sens, d'une direction, qui formatent le non-sens ?

Le Précurseur commence de raboter ces oscillations déjà décrites dans le psaume du *Magnificat*. Le sens, dont je disais tantôt qu'il apparaît mieux ainsi, par mille variations, adviendra parmi ces changements, par ces fluctuations de sens. Et le Verbe dira juste et vrai, en vérité invariante par les variations du relief montueux, raviné, tortueux, raboteux, ou encore stable par ces instabilités. Il émerge de cette Musique et la fait oublier.

Je pleure le tragique destin des précurseurs. Ils intuitionnent, annoncent, hurlent dans un désert où nul n'entend ni n'écoute leurs musiques inouïes. Non seulement ils restent méconnus, mais, pis, quand l'invention viendra, volée par d'autres et devenue facile grâce à eux, elle cachera, elle effacera de son formidable éclat toutes les annonces qui la précédèrent. Recueillant, par rus menus, les eaux vives de l'amont, la source-bassin passe pour première. L'aval passe pour sommet.

La vie de Jean le Baptiste relate ce drame exact, tu dans les livres d'histoire, l'ordinaire, contingente, ou celle de science véritable. Quand la découverte, formatée, domestiquée, se met à briller, disparaissent, meurent les chemins antécédents. Nul ne les voit plus, comme nul n'entendit les voix annonciatrices. La bouche, la gorge qui sonnèrent la Bonne Nouvelle, le roi du jour les fait trancher. Sur un plat d'argent, les domestiques apportent au pouvoir la tête coupée de Jean, à qui l'on coupa la parole. La Musique s'est tue, Salomé ne danse plus.

Lorsque nous apprîmes à parler, quand les premiers chants émergèrent de nos dents, l'éclat formidable de ces déclarations triomphales voila pour jamais d'un rideau épais l'ensemble des essais qui en conditionnèrent la miraculeuse émergence. Quels rapports nos musiques géniales, nos paroles divinisées, nos raisons de rigueur peuvent-elles entretenir avec les bruits du Monde, le murmure de la mer, les souffles du vent dans les feuillages, les abois des bêtes, les mouvements émotifs du fœtus dans le ventre, les hurlements des Bacchantes et les cris maternels oscillant d'enthousiasme ? Aucun.

Légitime chez Orphée, ensuite savant, au moins en espérance, religieux en la Visitation et bientôt baptismal, le chemin que je dessine dans ce livre rend justice aux précurseurs. À Semmelweis, Abel, Galois,

Mendel, Boltzmann, Wegener... rarissimes émergés parmi nombre d'oubliés, tous Baptistes à tête, à musique, à parole tranchées.

Le Verbe s'ensuit d'une Vierge-Mère qui psalmodie et d'un précurseur qui crie. La parole suit de l'émotion, vague rythmée de la chair et du cri désertique, venant de la vie. Porteuse du Verbe qui parlera, Marie a chanté devant et après sa parente Élisabeth, porteuse du crieur qui a tressailli : le son suit le mouvement ; le sens suit le mouvement du son ; la raison de justice, droit et politique, s'ensuit de la Musique.

Une fois nés, voici les deux enfants face à face : le Précurseur crie dans le désert et demande qu'on arase ses pointes aiguës, douloureuses ou entraînantes ; et le Verbe, enfin, parlera. On coupera la tête au Précurseur, dont nul n'a plus besoin, dont nul ne comprend plus la tâche dès que le Verbe parle. Les émergences effacent leurs traces. La raison travaille dans l'oubli de l'émotion. La parole la rejette. La culture oublie la nature, qui précède sa naissance. Les nations – qui, par ce mot, disent bien qu'elles naissent d'elles-mêmes ! – oublient la Biogée. Le savoir oublie ses conditions de haine et d'amour. Tous nos bavardages oublient leurs musiques et leurs psaumes préalables. Que reste-t-il, dans nos sciences, de tous ces mouvements précurseurs ? Je tente de dire, avec des mots qui les trahissent, les prédécesseurs mouvants, émotifs, psalmodiques, musicaux, de la parole.

Pour retrouver comment l'émotion, en précurseur, travaille, mieux vaut lire des récits non conceptuels, des cris, des appels, des psaumes rythmés, des versets de cette Bonne Nouvelle d'une obscurité aussi transparente que l'ombre translucide de nos émotions.

Femmes, mâles et enfants

Les femmes, qui parlent si bien d'elles-mêmes, traitent volontiers d'enfants les mâles qui pleurent d'émotion ou s'évanouissent de l'incapacité de dire. Femmes, Élisabeth et Marie portent deux enfants mâles, pour le moment muets.

Les mâles, qui parlent mieux des choses, traitent volontiers les femmes qui se moquent du Monde, d'enfants ou de petites choses : Fantine, Cosette, véritables misérables d'un Victor Hugo, lucide au peuple et aveuglé de machisme.

Synthèse des deux sexes : Visitation entre deux femmes, enceintes de deux mâles, puis rencontre au désert du Précurseur et du Verbe advenu, masculins. Ces deux scènes saintes à quatre ou deux personnages, nous les vivons tous dans le quotidien profane ou l'exceptionnel de nos vies. J'ai peur, je frissonne d'angoisse, je tremble de colère, je frémis de désir, je pleure de silence et de solitude... Mimant elles-mêmes les mouvements du sang, du pouls, de la respiration et de l'air, de la chair et de la matière, nos émotions accèdent aux cris dès la naissance, en nous, de cet enfant ; il crie dans le désert du sens, désert de direction et de signification ; double, enfant et adulte ensemble, notre corps bouge, chaotiquement, par les aléas du non-sens. Il crie de douleur et d'espoir.

Alors intervient la Musique : elle crée, elle occupe le sas, ouvert et fermé, entre les mouvements durs du corps ou de la bouche et le sens

issu de cette même bouche, douce. Vibrants de hauteurs et de creux... le chant, le psaume, le poème prophétique... vibrants d'exultations et d'humilité... aplanissent, mélodiquement, ces agitations stochastiques du corps, en rabotent les mouvements, permettent enfin de transiter du cri vers le lisse du dit.

Musique, délivre-nous de la douleur. Musique, délivre la joie de nos émotions.

Porteuse du Précurseur, Élisabeth crie ; enceinte du Verbe, Marie, chantant et scandant son *Magnificat*, parle déjà de son âme, cette instance qui se glisse, aérienne, entre le vent et le sens. Face au Verbe advenu, le Précurseur crie et se met à chanter ; il chante qu'il crie au désert ; il chante comment ce cri désertique, sans sens, émotif, dense de bruits raboteux et de fluctuations hautes et basses, s'arasera dans la liquidité aplanie du dit.

Raboté, le dur insensé de la matière mouvante, de la chair émue laisse place, en Musique, au doux du rythme, du chant, du poème, du sens, à ce doux divin du dit.

Le Verbe s'incarne : qui saurait produire, en effet, parole ou même signe sensé, sans que sa main se tende, s'ouvre sa bouche, résonnent en ondes ses cordes vocales, sans que son corps s'accorde en support de message ? Pas de Verbe sans chair, pas de signification sans un support. Par la gorge et les dents ou la griffe du style, nous expérimentons la dureté de la parole et, par l'ouïe ou l'œil, sa douceur de signe. Mieux encore : soutenant le langage et son sens, l'éloquence n'accède jamais à sa propre perfection si elle ne convoque, en sourdine, la voix des vifs, et si elle n'évoque les bruits du Monde ; ainsi consonne-t-elle à la Musique universelle.

En dessous de ces vocalises incantatoires, la Musique rend plus sensible encore cette incarnation : le sens s'y amuit, au moins s'y éparpille ; ses sons avoisinent les émois et les plaintes de la chair hominienne, ceux des bêtes aussi, par abois ou gazouillis, et plongent parmi le tremblement du feuillage dans le houppier des arbres ; elle s'humilie même en ne sonnant pas autrement que tonnent les cyclones, tourbillons, colonnes d'air, cloches de bronze qui vrombissent dans les carillons. Elle plonge dans le bruit de fond du Monde ; elle s'y abîme parfois.

Terraquée plus qu'incarnée, puisque, tendue et dure comme une corde, un boyau de bête, une plaque de cuivre, elle descend dans les métaux de la Terre, émet des ondes qui, aériennes, sonnent pourtant moins durement que ces solides, et suggèrent des aveux si vélotés qu'en éteignant le sens, ils en adoucissent les arêtes carrées de rigueur et de vérité.

Pour exprimer un sens authentique, une parole ou un texte s'adoucissent ou s'affinent, en effet, selon un quadruple filtre. Par deux régimes de règles pour la bonne formation, la grammaire élimine les non-sens : la morphologie associe correctement les lettres des mots, la syntaxe les propositions et les phrases ; une logique, ensuite, permet d'éviter les contresens ; la finesse enfin efface les faux-sens.

Dire que la Musique n'a pas de sens discursif consiste simplement à constater qu'elle évite trois de ces filtres. La composition ne connaît pas le non-sens : comme les chiffres ou les codes, et contrairement aux lettres de l'alphabet, les notes s'assemblent sans rencontrer jamais de notoire incompatibilité ; d'où une étroite parenté entre les notes musicales, les chiffres de l'arithmétique et les bits ou les pixels d'information. De plus, nulle logique de vérité n'y élimine de contresens. Néanmoins, sensible, l'ouïe entend le faux : ou la voix ou l'instrument ne rendent pas la note juste, ou l'accord de septième casse l'harmonie, ou les exécutants jouent si vite, si lent ou si fort qu'ils massacrent la partition. Surabondent les faux-sens. Des quatre filtrages, il n'en reste qu'un.

Du coup, la Musique avoisine le sens, mais pour une part si fine et menue qu'elle reste comme dans son antichambre ; elle y piaffe d'impatience ; elle vibre en son attente ; hantant l'intention du sens, criant dans le désert du sens, elle le pleure, le regrette, l'appelle, tente de le séduire, l'excite, l'aguiche, l'évoque, l'invoque, le supplie, en espère l'advenue, comme un enfant qui vagit, qui voudrait dire, mais ne le sait pas. Enceinte de lui, la Musique, vierge de sens, l'attend comme le Messie. Sans cesse célébrant l'Avent du Verbe, elle prépare ses couches, en balance le berceau, espère le parfumer de nard précieux, visite sa maison, allume le foyer en sa demeure, et, servante, pare la table pour le pain et le vin de son incarnation.

Mais quel verbe, mais quel sens ? Nous, auditeurs, exécutants, voire compositeurs, ne savons ni ne pouvons le deviner. Peut-être même ne le reconnâtrons-nous pas lorsqu'il apparaîtra. Comme une souche, la Musique porte-t-elle alors tous les sens imaginables ? Oui, tout le possible du sens. *Non tel ou tel verbe, mais le Verbe.* Femme, enceinte, vierge, mère en puissance du sens verbal... elle porte en son sein le texte précurseur ou la parole en acte.

L'écrivain descend du sens vers la Musique car ce qu'il écrit désigne sourdement ce que jamais il ne peut dire ; il écrit du sens pour faire signe aveuglément vers un espace avant le sens ; il sous-écrit donc de la Musique dont, avec des mots, il peut dire des millions de choses vraies. De son côté, le philosophe hante plutôt la totalité du sens et tente de parler à plusieurs voix. Ainsi tend-il à s'irriter, à s'impatienter, à s'éloigner enfin de la parole, trop pauvre et monosémique. Fervent, il s'approche, lui aussi, de la Musique, puits noir d'où jaillit en éventail la multiplicité des sens possibles. Et, du bas de cette margelle ouverte sur l'indéfini, rencontre l'espérance mystique.

Élisabeth et Marie.

Enfance du Christ

Celle-ci vient d'accoucher.

Il y avait dans la contrée des bergers qui vivaient aux champs et qui, la nuit, veillaient tour à tour à la garde de leur troupeau. L'Ange du Seigneur leur apparut ; la gloire du Seigneur les enveloppa de sa clarté ; il furent saisis d'une grande

frayeur ; l'Ange leur dit... un Sauveur vous est né... soudain se joignit à l'Ange une troupe nombreuse de l'armée céleste qui louait Dieu en disant :

*« Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix
sur la terre aux hommes objets de sa bienveillance. »*

Et lorsque les anges les eurent quittés pour le ciel, les bergers... vinrent en hâte et trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né couché dans la crèche... Puis les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu pour tout ce qu'ils avaient vu et entendu... (Luc 2, 8-16)

Jean-Sébastien Bach, sûrement, Haydn et Haëndel, peut-être, Couperin et Fauré, parfois, passèrent une vie enchantée à composer des louanges. À louer Dieu avec sonneries de cor, harpe et cithare, tambour et danses, cordes et flûte, petites cymbales sonores, grandes cymbales de l'ovation (Psaume 150). Ils gagnèrent leur vie, je veux dire leur corps et leur âme, à célébrer, glorifier, magnifier. Je n'ai pas encore gagné la mienne, je veux dire ma joie, à me perdre, corps et biens, dans ces eaux bonnes de l'éloge.

Dans un monde livré, cervelles et poignets ligotés, au soupçon, à la critique, aux formats tout faits de la dénonciation, du blâme, de la censure et de l'indignation, médisance et calomnie, au rire sarcastique de l'éreintement, à la dépréciation amère et à l'abaissement, au devoir sacré de l'engagement militant, combatif, pugnace, guerrier, agressif, quelle respiration, calme et large, que l'éloge ! Oui, pour ma santé, mon bonheur, ma joie et celle des autres, j'ai trop différé de louer.

Mais de quelle personne entonner l'éloge, sinon de sa bien-aimée ? À qui d'autre adresser la louange ? Avant d'en composer la musique, avant de l'envoyer comme en fin de ballade, je dois l'examiner, cette gloire. Ma vie expérimenta les risques graves encourus à cause d'elle. Aucune expérimentation, portant sur l'existence, les choses et les hommes, ne donne de résultats plus rigoureux. Tout le malheur du Monde vient d'elle et d'elle seule, sans nulle exception. D'elle découlent les envies et jalousies, haines, conflits et ressentiments, d'elle viennent les guerres de tous contre tous et la mort des hommes en nombre. Pourquoi ? Parce que nous voulons tous gagner, passer le premier, devenir, aussi vite que possible, car la vie est courte, le plus fort, le plus riche, le plus beau, le plus intelligent, le plus élevé, le mieux entouré, fêté, acclamé... nous voulons tous être plus et mieux qu'un homme, nous désirons même changer d'espèce, devenir surhomme, lion de puissance, aigle d'œil, mutant de génie, loup tueur pour les uns, dieu vedette aux yeux des autres, métamorphoses équivalentes... nous n'aspérons qu'à la gloire. Pouvoir, argent, séduction, les œuvres elles-mêmes... ne servent, infâmes esclaves, qu'à l'accès à cette peste unique et souveraine, la plus rapide, la plus efficace de nos épidémies mortelles. Nous la voulons pour nous, à l'exclusion des autres. L'autre, pour nous, devient infernal, parce qu'il s'affiche, face à nous, en concurrent pour la gloire. Le plus glorieux, le plus contagieux. Peste pandémique dont les véhicules publicitaires fonctionnent en vecteurs sûrs et dont les classements de tous ordres mesurent la fièvre endémique. Nous ne serons jamais en paix parmi nous tant que nous chercherons la gloire.

Une médecine universelle consisterait à la diagnostiquer comme la plus grave contagion sociale, à tenter de nous en guérir comme d'une maladie mortelle collectivement transmissible. Prosopopée : je vois ce mimétisme foudroyant comme le tentateur souverain, le Diable en personne, prince de ce monde. Jésus-Christ lui-même ne l'appelle par son nom, Satan, j'allais dire ne le reconnaît qu'à la dernière tentation, celle de la gloire (Matthieu 4, 10).

Comment l'extirper des corps et des mœurs ?

Observez que l'onde musicale, dévalée de la *ruagh*, dès l'enfance du Monde, entretenue en ritournelle dans les Psaumes et reproduite par Marie dans son *Magnificat* pré-natal en une vibration petite dont la hauteur d'intensité ne dépasse pas la distance entre les riches et les pauvres, les repus et les affamés, les grands et les misérables – voyez là quelques échelons exactement mesurés de l'humaine gloire –, distance comparable, dans le cri de Jean le Baptiste, à la dénivelée entre la colline et le ravin, l'intensité de cette onde, dis-je, accède soudain, la nuit de Noël, quand les anges chantent la louange, à sa dimension maximale, celle qui sépare la terre, ici-bas, du plus haut des cieux. Musique aux ondes sublimes. Cette cime céleste du son se révélera-t-elle enfin inaccessible à nous autres, humains ?

Oui. Si, en effet, la gloire se perche là-haut – *in excelsis*, très haut –, nul d'entre nous n'y parviendra jamais. Car elle devient ce en comparaison de quoi rien d'autre n'est plus accessible. Ce superlatif efface tout comparatif ; or, le mal du Monde vient de la comparaison. Alors, ô merveille, nous voilà sauvés ! Plus de gloire parmi nous, juchée qu'elle se trouve au-dessus d'un sommet où nul alpiniste ne pourra jamais planter son crochet ni son piolet ni le minable drapeau d'une nation mal née. Car si personne n'y accède, plus de comparaison, plus de mimétisme parmi nous, plus de jalousie, de compétition, de course, de rivalité, donc de cette haine qui pourrait nous précipiter à nous égorger les uns les autres jusqu'au dernier. Plus de guerre. Paix.

Pour éviter cette éradication possible de l'espèce, il faudrait ne donner de gloire qu'à Dieu, Celui en comparaison de Qui nul autre n'est plus haut. Lui confier la fusion des banques de glorioles, sans aucune fuite ni Suisse extérieures. Enfin, je sais Qui louer. Enfin je sais qu'il n'y a pas de travail ni d'œuvre plus utiles, plus urgents, plus nécessaires à notre survie que de donner le temps de sa vie, comme moniales et moines, aux chants, aux chœurs, à la musique de la louange. Je sais même quelles ondes composer, immenses.

Par parenthèse, j'ignore s'il existe une ou plusieurs démonstrations de l'existence de Dieu. Je doute qu'aucune d'entre elles conclue. Mais je vois là, dans ces deux vers chantés du *Gloria in excelsis*, une démonstration rigoureuse de la nécessité de concevoir une hauteur inaccessible aux humains, où planter le pavillon de quarantaine jaune signalant la maladie. Alerte rouge au plus haut phare du Monde ! Ou bien, simplement, l'étagère que la grand-mère a demandé au grand-père d'aménager dans l'armoire, pour que les petits-enfants ne puissent attraper le pot de confiture à conserver pour l'hiver. Voilà une justification, rationnelle

pour une fois, et salvatrice, du monothéisme. À multiplier, en effet, le nombre des dieux, les voyez-vous se disputer, se chamailler, bêtement, comme des humains, à se pousser du coude pour la puissance et la gloire ? Il faut tout recommencer.

Deux lignes disent la nécessité de l'idée de Dieu.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre à ceux qui, avec les bergers, nos humbles ancêtres deux fois millénaires, décidèrent soudain de consacrer le reste de leur vie à la Musique, pour louer la gloire de cet Absent, nécessaire à notre survie, quoique indémontrable.

Tu solus sanctus, tu solus dominus, tu solus altissimus.

Il se fait tard ; presse-toi, si tu veux devenir un berger de cette gloire. Un pâtre de la louange.

Dilatation

La critique rapetisse ; soupçonner amenuise, diminue et ratatine ; la dénonciation comprime, exprime le citron sur l'huître dont il rétrécit la tunique ; opiniâtre, le débat paraît aiguïser l'intelligence comme on affine une lame, mais cette pointe fine assassine. Cette petitesse tue. Dans ces boyaux resserrés, la pensée inventive n'a plus les mains libres ni les coudées franches ; étouffée, elle peut en mourir. La critique accompagne la haine comme sa jumelle, la louange dilate comme la joie. Louer m'élargit, magnifier me magnifie. Parmi cette expansion aérienne, volante et joueuse, la pensée peut découvrir. Secret de l'art d'inventer : la dilatation de la joie.

Cet enthousiaste envahissement de l'espace et du temps, la Musique l'accompagne de son extension insensée. La contrainte préoccupante du sens rend, en effet, les langues trop pointues et analytiques pour servir cette dilatation. Expansant son éventail prédiscursif vers la totalité des adresses, la Musique me paraît équipotente à une sorte d'ubiquité, comme si elle avait rapport à Dieu. Avant de le dire, chantez, composez, jouez, faites sonner le *Gloria*.

Encore un coup, glorifier ou louer tel ou tel, y compris moi-même, exclut de là tous les autres et collabore alors à la guerre de tous contre tous, puisque tous, attirés au premier rang, demandent, assoiffés de louange, la puissance et la gloire ; alors le mimétisme ne cesse d'alimenter le moteur de la jalousie toute-puissante. Qui convient-il de louer ? Je reviens sur une erreur : non point celui que la tradition définit comme *Celui en comparaison Duquel nul ni rien d'autre n'est plus grand*, car cette phrase, exposant son empan maximal, construit l'échelle de la comparaison et pose ainsi le piège infiniment ouvert du mimétisme, qui produit inmanquablement la violence et la guerre – tout le mal du Monde vient de la comparaison... – mais il convient de louer *Celui devant Qui nulle comparaison ne vaut* ou *Celui Qui annule les comparaisons*. En Toi seul tient toute l'échelle, en Toi elle disparaît, transparente et absente, à Toi seul la

puissance et la gloire : *Tu solus altissimus*. La comparaison s'involuant jusqu'à s'annuler en ce point d'accumulation perdu dans les nuées, nous vivrons en paix.

Puisque rien alors ne me rétracte, ne nous rapetisse, que rien n'ame- nuise notre tunique d'huître sensible, la dilatation joyeuse de l'éloge fait déborder les eaux, gonfle et soulève les vagues, envahit terres et mon- tagnes, attise le feu en hautes flammes et, comme un parfum, occupe l'air ou entraîne un vent violent dans son volume. *Magnificat anima mea* : mon âme devient aussi grande que l'Univers. Elle occupe le volume musical.

Haute infiniment, la louange jaillit d'une bouche infiniment basse, la mienne. *De profundis clamavi* : de mon abîme, je crie. L'éloge se propage à partir de ma supplication. Marie le dit mieux que moi : *Quia respexit humilitatem ancillae suae*, parce qu'Il a jeté les yeux sur l'humilité de Sa servante. Louer dilate parce que mon chant de serviteur monte virtuelle- ment le long du volume devenu transparent, parce que l'échelle y dispa- rut. Comment ?

Par la Musique. Capable d'envahir l'espace et le temps, la Musique occupe, naturellement, cet empan maximal entre le très bas et le très haut. Elle monte de ma bouche terreuse et glorifiante au sommet inac- cessible du ciel : *In excelsis Deo*. L'intensité de ma supplication émet, par cet éloge, une onde si haute qu'elle comprend alors toutes les ondes, compose une Musique-somme dont l'oscillation enveloppe, comme une intégrale, les vibrations de toutes les musiques possibles, ce que j'appe- lai tantôt, à la manière des amis allemands, l'*Ur-Musik*.

Pentecôte : certes, je ne parle pas toutes les langues, mais je chante et joue toutes les musiques.

Non, je ne loue pas le roi des rois, ni le tout-puissant, ni la haute majesté ; autant louer l'*imperator* sanglant des triomphes à Rome, le général vainqueur piétinant, sur le champ de bataille, des milliers de morts, voire quelque pantin bariolé sur l'écran des médias, chacun sou- riant, photographié, juché sur un quelconque échelon médiocre de la différence. Je loue simplement celui ou ceux qui ne connaissent pas d'échelle, qui vivent et aiment hors d'elle. Car celui qui est dans l'échelle, même proche du sommet, ne peut changer le Monde, puisque le Monde l'a produit. Comme il est fait par le Monde, il ne peut le trans- former, ni, en somme, le créer. Car le Monde se réduit à cette échelle : il remplit de part en part cet escalier, dont les marches le remplissent ; le monde mondain des hommes, comme la vie animale, se constitue, en effet, par petites différences ou gradins grands : femelles soumises à un mâle dominant, sujets soumis à de petits chefs, foules à genoux face au prince de ce Monde, Satan. Mauvais parce que sans œuvre, passant temps, vie, passions, manies névrotiques, toujours premières servies, à construire les mêmes différences, scalaires et monotones, stratégies de victoires et d'élévation.

À constater la fréquence, la force et la vanité de ces travaux mimé- tiques, l'unanimité des mêmes occupés à de mêmes travaux, à lire le récit névrotique de l'histoire occupée à louer ces répétitions monotones

d'accès, réussis ou ratés, vers la puissance et la gloire, comment le miracle de l'œuvre est-il encore possible ? Rarissime, l'œuvre peut guérir ce mal d'échelle et de comparaison. Satan manque d'œuvre ; qui délaisse l'œuvre se rapproche de Satan ; qui tente l'aventure de l'œuvre approche du Dieu ouvrier.

Je louerai donc deux types de personnes. Premièrement, l'Absent de ce monde, et, par cela même, indépendant de toute échelle. Ni prince ni roi des rois, non puissant, Absent seulement. Très faible même, peut-être. Celui-là, ouvrier, peut créer, peut changer le Monde, puisqu'il n'est pas de ce Monde : transcendant. Quant à celui ou ceux qui vivent présents, immanents dans le Monde, par exemple, l'Incarné, il existe indépendant de l'échelle, lui aussi, puisqu'il ne trouve pas de place dans l'hôtellerie, qu'il naît dans la paille d'une crèche entre le bœuf et l'âne gris et que, fuyant vers l'Égypte, il ne sera pas compté dans le recensement ; introuvable dans les annales notables, nulle histoire ne le citera. Hors décompte, hors classe, il erre trois ans sans domicile fixe, entouré d'autres errants à travers champs, poussant devant eux des troupeaux de moutons ou tirant des bords sur le lac en pêchant des poissons, adultères, putains, publicains... Il finit condamné à des supplices infâmant entre deux larrons. Celui-là, je puis le louer, car son espace et son temps ne sont pas de ce Monde, la croix n'ayant pas d'échelon. Son monde n'est pas du royaume.

L'émergence du religieux ne se trouve jamais dans l'histoire : personnes absentes des annales, événements introuvables aux lieux de mémoire, sans graffiti ni tesson. Transcendance par dessus, peut-être, mais, plus sûrement, par dessous. Saint Paul dira, pour lui-même : avorton. *Alleluia*, les faibles ; *alleluia*, les offensés ; *alleluia*, les humiliés.

Mais comment louer l'Absent et l'Incarné, tous deux hors échelle, oubliés, introuvables ? Je ne peux Les louer au moyen des langues, parce qu'elles ne savent faire du sens qu'avec de la différence, structurale même, prétendent les doctes ; par elles, avec elles, la louange énumérerait quantités, qualités, cent raisons, rien que des degrés, du relief, collines et vallons, rien que des échelons... voilà ce que sont les langues, aussi parfaitement différenciées que les hommes du monde mondain, que les personnes du pinacle : elles s'y adaptent avec précision. J'abandonne toute différence. Toute langue ?

Je dois donc, je veux, je vais louer avec de l'indifférencié : en Musique ! Indifférente quant au sens, jaillissant, blanche, dans un éventail transparent et lisse de tous les sens possibles, elle n'assigne aucune singularité, aucune exception, aucune inégalité, aucun différend.

Seule la Musique loue avec bonheur et pertinence.

Je l'appellerai l'Absente. Où la trouver, en effet, elle, en personne ? Ni dans les partitions, imprimées, ici et là, en dizaines d'exemplaires ; ni dans les écrits des compositeurs, peut-être perdus ou brûlés, en tout cas muets ; ni dans telle exécution, améliorée demain, saccagée ailleurs ; ni dans telle voix, tel instrument, telle formation... interchangeable ou quasi. Parmi cette formidable multiplication, je ne sais où trouver la

Musique : ubiquiste, absente, présente, perdue... enfin, par rapport aux arts plastiques, sans original. Il n'existe pas de lieu où reposeraient le *Coucou* de Daquin ou le *Requiem* de Fauré.

Je l'appelle l'Incarnée. Elle ne peut exister sans voix ni chair de rappeur ou de soprano, sans les cordes vibrantes de la guitare ou de l'alto, sans les colonnes oscillantes d'air dans les grandes orgues, sans métal ou bois de violon ou de basson, sans papier de partition, sans cymbales, castagnettes, percussions... elle dépend de la force des doigts, de leur toucher velouté, de la respiration, de l'électricité... messages indétachables de tous leurs supports.

Absente, Incarnée, mère et fille... expressive du Père et du Fils, de l'Absent, de l'Incarné.

***Da capo* : du tohu-bohu à l'enfance du Verbe**

Mais que signifie l'Incarnation ?

BRUIT, MUSIQUE ET LANGUE

À l'origine, le bruit fourmille d'épines piquantes partout désordonnées imprévisiblement : tohu-bohu. Par acoustique adoucie, la Musique lisse ces piques pour construire une sorte de coquille douce, de satine, de velours... dont la surface, ainsi arasée, emprisonne ces aiguilles limées ; elle empêche, au mieux, qu'elles nous cassent les oreilles ; l'éloquence et la voix bien chantante séduisent par une douceur pareille. Sonore en voyelles et en tons, le langage, quant à lui, conserve, çà et là, cette peau musicale adoucie, mais la perce, ici ou ailleurs, par consonnes et autres, pour laisser passer, bruissantes, quelques pointes bien choisies, signaux chargés de faire sens au-dessus de la coque.

Bruit, buisson. Musique, épiderme lissé. Langage en synthèse hérissée : Musique donc où un ensemencement pertinent de bruits fait le sens. Mieux : le bruit fait ouïr le désordre. La Musique ordonne ce désordre. Plus ou moins : ou, classique, travaille vers le lisse, ou, plus récente, se laisse aller au bruit. Le sens se définit alors comme la réintroduction, mais intentionnellement ordonnée, d'un certain désordre dans cet ordre musical qui le précède et le soutient.

LA PUISSANCE ET L'ACTE

La Musique ne loge pas seulement dans cet intervalle, spatial ou statique, entre le bruit et le sens ; en amont ou en aval, ses ondes peuvent envahir soudain ou la noise ou la langue. Située le plus souvent dans l'intermédiaire, elle y devient sans cesse, et s'y développe, temporelle. Ainsi, spatio-temporelle, peut-elle envahir l'espace, ainsi peut-elle mimer la durée. La Musique part du bruit, en naît, comme Aphrodite de la vague, et, ainsi levée, s'évertue vers le sensé, sans vraiment y parvenir. Elle émerge du bruit, comme de sa matière ; elle aspire au sens, comme à une forme parfaite. Encore bruit, la Musique partage avec lui

sa puissance et sa capacité brute ; presque sens, elle désire, elle indique son acte. Éloignée déjà de son émergence, déjà plus forme que matière ; encore loin de son achèvement, toujours plus en puissance qu'en acte, plus potentielle que sensée. Adapté au temps qui passe, le mouvement de la Musique ne va pas seulement du passé au présent, uniment, mais court de sa matière à une forme et de la puissance à l'acte.

LE CORPS ET LES ÉMOTIONS

Secrète, quasi miraculeuse, cette évolution processuelle mime, avec une élégance exacte, celle de toutes les choses du Monde, inertes ou vivantes, et celle, globale, du Monde soi-même. Composées de matière et de forme, toutes choses se meuvent, en effet, peu ou prou, de la puissance à l'acte. Physique donc, vivante, mondiale, réelle, la Musique, notre mère naturelle, mime, exprime la maison universelle.

Et nous émeut parce que, vibrante, elle se meut, comme vivante et brûlante d'intention, de sa matière bruyante et frémissante, vers une forme quasi parfaite, entre sa puissance virtuelle et un acte qu'elle ne parvient point tout à fait à parfaire. Elle se meut, ainsi, comme émue. Notre chair émue se meut, de même, vers le sens ; elle nous remue et nous émeut, comme elle. Nos corps habitent donc la même maison que la Musique.

Car nous-mêmes vivons émus parce que, vibrants, émergeant à peine de notre chair commune, nous nous hâtons avec peine, enthousiasme, courage tragique, joie et désespoir vers une perfection que nous ne pouvons encore atteindre, éloignés d'elle toujours. La Musique mime donc le mouvement ému de la matière vers la forme, le mouvement ému de notre chair vers le sens. Tremblante, elle hante la maison de nos émotions.

Quel enfant remue dans notre sein ?

LE DUR ET LE DOUX

Incarnée, terraquée, la Musique jaillit des cuivres et des cordes, choses dures, vers le doux de ce sens non encore advenu. L'usage, désormais courant, des techniques informatiques nous accoutume aux distinctions entre le dur et le doux, matériel et logiciel, machines proprement dites, d'une part, et, de l'autre, données ou programmes divers. Ce partage support-message ne recouvre pas tout à fait celui qui, jadis, séparait la matière de l'esprit.

Sophistiquées, nos machines, en effet, utilisent, certes, des métaux, des cristaux, voire des molécules, bientôt des atomes, mais les formes que la recherche et l'industrie leur prennent ou leur donnent l'emportent, et de fort loin, sur ce que l'on appelait autrefois matière première ou masse informe. Par exemple, les techniciens choisissent tel corps parce qu'il a telle ou telle propriété, adaptées à la fonction requise, donc encore pour sa forme plus et mieux que pour sa masse. La notion de matière elle-même recule devant le savoir et les fabrications jusqu'à

n'être quasi plus existante ni nommée. Nous préférons dire : le dur. Matière et forme, certes, mais plus forme que matière.

Nous opposons ce dur au doux, qui, lui, signifie, précisément un ensemble, tout aussi étrange et contradictoire, où s'associent des codes dénués de tout sens à des signes qui en sont, à l'inverse, doués, par exemple, des listes géantes de 1 et de 0, à de subtiles méditations, à des symphonies profondes, à des stupidités aussi, aussi envahissantes que le bruit. Comme il assemble des choses aussi disparates, nous préférons dire : le doux.

L'usage courant des techniques informatiques nous accoutume donc à cette distinction qui traduit en langue française les *hard* et *soft* anglo-saxons.

Mais comment se mêlent-ils dans nos machines ?

LA MUSIQUE DURE ET DOUCE

Que la Musique s'appuie sur des codes, nous le savons par ses notes, gammes, portées ou autres types de notations. Une partition ressemble donc plus à une page de code qu'à une autre, de texte, lui-même codé, certes, mais débouchant sur le sens grâce aux filtres dits plus haut. Quelques formes qu'elles aient prises dans l'histoire, les notations musicales indiquent comment et que chanter ou jouer sur un instrument, où mettre les doigts, où placer la voix... sans délivrer, comme le texte, de sens discursif. Ouvrant ainsi à des fonctions diverses de chiffrement et de déchiffrement, ces codes, je l'ai dit, peuvent donc passer pour des algorithmes. Voilà pour le doux.

Voici pour le dur. Un instrument de musique ressemble, à son tour, à un ordinateur plus qu'à n'importe quel autre appareil. Orgue, piano, violon, clarinette... mille partitions, futures ou passées, ont pu, peuvent et pourront se jouer, en acte, sur ces instruments tout aussi universels, à ce point de vue, que nos ordinateurs qui ouvrent, eux aussi, à des millions d'usages, sans compter l'inattendu des inventions. On ne peut décrire une aussi large ouverture de possibles, une telle puissance, de telles potentialités, pour un marteau, un moulin, la plupart des outils ayant été fabriquée pour des finalités finies... à la rigueur pourrait-on l'affirmer des moteurs dont la force et le mouvement servent à plusieurs usages. Or donc, les instruments de musique se désignent eux-mêmes comme les ancêtres authentiques des ordinateurs, ces deux types d'outils ayant en commun cette puissance, au sens du potentiel : ils rendent possibles une infinité d'actes, dont quelques-uns inventifs, inconnus, improbables. Voilà des universels sans finalité ni concept, comme on peut le dire de l'information.

Nous aurions donc pu depuis fort longtemps distinguer entre le dur et le doux, car ce partage avait eu lieu, aveuglément sans doute, dès l'invention de l'écriture, certes, mais surtout depuis l'apparition de la première syrinx ou des primes tambourins. J'avais remarqué naguère que l'angélologie usait d'un vocabulaire précurseur du nôtre en ces sujets d'information. J'observe ce matin que la Musique, art algorithmique, les précède encore plus précisément. Elle anticipe à la fois sciences et techniques. Les trois chapitres de ce livre le disent.

Depuis que nous écrivons, nous ne jouons ni ne composons de musique sans tenter, en quelque façon, de la transcrire. Or, quelque forme que prenne cette partition, elle doit inventer un code, assorti de fonctions de chiffrement et de déchiffrement, donc des algorithmes. Or la pensée algorithmique précède largement, au Moyen-Orient, ledit miracle grec de la géométrie, j'avais tenté jadis de le dire. Elle me parut donc l'une des sources probables de l'exercice scientifique. Comme la Musique rend nécessaire cette pensée, mieux que l'accompagner, sa pratique la précède.

Mêlant le dur et le doux, la Musique gît à l'origine de la science.

De l'Incarnation

Visitation à quatre : Élisabeth, Marie, présentes ; Jean et Jésus, en attente, déjà là en quelque sorte, mais muets : le Précurseur sans son cri désertique et le Verbe sans un mot ni parabole ; bouge le premier, non le second. Les deux futures mères parlent, mais s'expriment, mues ou émues, et par le mouvement foetal du Précurseur, et selon l'évocation de Celui Qui va venir, magnifique. Dans les ventres, matériels, maternels, charnels, autrement dit durs, par les bouches, bénissantes, psalmodiantes, musicales, autrement dit douces, Visitation à quatre.

Sur le carré, ainsi dessiné par deux femmes et leurs deux enfants mâles, un premier chemin va d'Élisabeth à Marie et de Marie à son Fils ; l'une crie et bénit l'autre qui chante en évoquant le Messie. Cette voie dessine une première généalogie, douce, claire, musicale, du Verbe. Un second chemin descend d'Élisabeth vers son ventre propre où remue le Précurseur, puis de Jean à Jésus, que le premier baptisera, plus tard, dans le Jourdain. Seconde annonce, charnelle, mortelle, noire et dure celle-là, du Vivant qui changera la face de la Terre. La première route passe par la Musique, selon le psaume et le rythme des élévations et des chutes ; la seconde crie en rythme par montagnes et vallées, pierres du désert. Jésus : but ou puits d'attraction où confluent les côtés du carré, l'un dur, l'autre doux.

Visitation à quatre pour deux Avents : spirituel pour la parole ; maternel pour la chair, matériel pour les cailloux. Deux Avents, doux et dur, dont le mélange, dont la somme se nomme Incarnation. Qu'est-ce que l'Incarnation ? Le mélange du dur et du doux. À la naissance du Verbe, ce doux et ce dur se mêlent et même s'identifient. Cela n'arrive jamais : événement improbable, à information maximale. Miracle.

L'INCARNATION MÊLE DUR ET DOUX

Pourquoi dire : miracle ? Parce que le dur, celui de la chair, des pierres et des sons, nous savons aujourd'hui en évaluer la puissance, ainsi que celle du doux, diction, sens, bénédiction. Dite entropique, l'énergie du premier se déploie avec une intensité si forte, par rapport à celle du second, qu'elle diffère d'un abîme numérique, dont l'empan ne pourrait se combler. Entre le corps et l'âme, même abîme ; même abîme encore

entre la chair, mue, et le Verbe, ému, entre le Monde, mouvant, et les langues, volantes, entre support et message ; même abîme, en Musique, entre l'oscillation acoustique, physique, du son, et le chant, la mélodie, l'appel... expressifs... Comment ponter de pareils abîmes ?

Élégante au-dessus de ce gouffre, l'hominisation jette des passerelles, par des travaux qui scandent et datent son processus d'avancée. Imaginaires, mythiques, légendaires, plus réelles qu'on le croit, les Muses tentèrent de construire la première. Entreprise folle, quasi impossible, que de faire du sens au moyen des choses ou que de faire des choses avec du sens. Il fallait, pour cela, franchir au moins le trou des Enfers au risque d'y retomber souvent. Échec : Eurydice y rechute. Au beau milieu, la Musique ponte instruments, voix et Verbe, le chant et la danse pontant aussi le corps et le sens. Dans la Vierge-Mère, je crois voir une seconde Muse, plus concrète, plus réelle, plus charnelle : car elle accouche du Verbe à double nature, dieu et homme, parole et corps. Réussite : à Noël naît la relation réelle entre la chair et la parole. Réussite : après sa mort, le Verbe ressuscite et descend, justement, aux Enfers, où il rachète tout le monde après lui. L'Incarnation réussit au moins deux fois la construction du pont manqué par Orphée. À la Visitation, ce bâti passa d'abord par la Musique.

Objection. Muses, Vierge-Mère, voilà des solutions tirées des mythes et des religions. Nul ne pense plus à de telles légendes. Croyez-vous avoir ponté là cet abîme ?

DE LA PHYSIQUE MATHÉMATIQUE

J'y arrive. À la Renaissance européenne, de beaux génies découvrirent que l'on ne peut pas déduire le Monde des mathématiques, comme Platon, dans son *Timée*, en avait tenté l'entreprise ; et, certes, on ne peut déduire le réel du formel, le dur du doux, on ne peut franchir cet abîme. Échec de la science grecque. Mieux vaut partir du réel et le reconnaître codé : une équation du second degré code la chute des corps. Triomphe de la science moderne. Car naît alors un autre pont, élégant et superbe, la physique mathématique, alliance réussie du concret avec l'esprit.

Réussie ? Vous plaisantez : qui, depuis, a su résoudre la question, posée par Kant et Einstein, quand ils avouent ne pas comprendre pourquoi l'on comprend le Monde ? S'agit-il donc d'un miracle, encore, avoué par les meilleurs savants et à la cantonade ? Lequel ? Celui par lequel la langue mathématique exprime le réel, en vérité ; celui par lequel des codes, foisonnant parmi les choses et imprimés sur elles, les explicitent. Voulez-vous dire, alors, que les signes des codes décident des choses du Monde, de leur existence, de leur réalité ? Voulez-vous dire, donc, que le dur s'allie ou se mêle à du doux ? Qu'ici le pont se franchit aussi sans que l'on comprenne pourquoi ? Que l'on entend donc aussi peu ce miracle que celui de l'Incarnation ? Nous y sommes.

La Musique mêle dur et doux : cela n'arrive jamais, improbabilité maximale, miracle. À l'origine renaissante des sciences de la nature, la

rencontre des mathématiques et de l'expérience mêla, elle aussi, le doux et le dur. Certains dirent, depuis, qu'ignoré des anciens Grecs, ce miracle imprévisible ne put avoir lieu que dans une culture bouleversée par l'événement de l'Incarnation, aussi improbable. Dit par Kant et Einstein, le miracle incompréhensible de la compréhension des choses par une langue formelle s'adosse donc à cet autre miracle où la chair des choses et le verbe des formes se mêlent. À l'origine, encore si proche, de l'informatique, se rejoue une même rencontre où le dur se mêle au doux. Nouveau miracle, nouvel avatar de l'Incarnation ?

Que signifient ces mélanges, ces alliages ?

Les quatre fusions

Un alliage montre et cache comment un métal se perd dans un autre, l'or précieux, par exemple, dans le laiton vulgaire du sou. Tenant la pièce en main, vous avez l'or, vous ne l'avez pas ; vous manipulez de la contradiction. Certes, il gît dans votre main, mais où le localiser en précision, pour le garder, pour l'acquérir, pour le voler, vous ne le pouvez pas.

L'or est là, il n'est pas là.

De même : comment, mêlée au corps, l'âme s'y cache-t-elle, comment s'y montre-t-elle ? Où est-elle ? Où est la Musique, émanée de cordes qui vibrent ou mêlée à des colonnes d'air ? Absente, pourtant présente. Et la beauté, perdue parmi le *legato* de la sonate ou au secret dans le rythme dit ? Et Dieu présent, perdu dans le Monde, et le Christ égaré parmi les hommes ? Si nous les rencontrions, nous ne les reconnâtrions pas. Et l'équation, si difficile à découvrir parmi les métaux et les verres du labo ? Où chercher la goutte de vin mêlée à l'eau de l'océan ? Partout, du cap Horn à l'île Vierge ? Un millilitre de vin s'expande dans la mer. Il est là, il n'est pas là : voilà le mystère des incarnations.

Je suis là, je n'y suis pas.

La Musique émane d'instruments : lyre, viole, guitare électrique ; de voix : basses mâles ou sublimes féminines ; de cordes vibrantes, de colonnes aériennes qui oscillent : ondes aussi dures que choses du Monde. Jaillissant de là, elle ne s'y réduit pas. Pour que le son acoustique devienne Musique, il faut d'autres éléments, difficiles à définir, mais de l'ordre du doux, des signes avant le sens qui font le mystère émouvant de la fugue, du rap ou de la vocalise. Comme ce mystère a lieu avant qu'advienne la parole, parler de la Musique reste une entreprise difficile ; il faudrait effacer, en effet, puis multiplier – comment ? – le sens de ce que je dis. Ce livre dit mille choses de la Musique, il devrait même la définir des millions de fois plus, parce que, justement, elle a tous les sens, alors que les mots n'en ont que peu.

Oui, la Musique opère un alliage entre dur et doux. Se montre, se cache, s'égare, se perd dans cette fusion. Je l'ai dite, plus haut, absente

et incarnée.

Elle est là et elle n'est pas là.

Ce mystère s'éclaire-t-il dès qu'on le rapproche de celui de l'Incarnation, où le Verbe se fait chair ? Vierge et mère, Marie, enceinte de Lui, chante et dit, psalmodie. Le récit de la Visitation décrit cette précession de la Musique sur la naissance du Verbe, en faisant procéder la première de la chair, de ses mouvements, de ses émotions pré-natales, comme s'il s'agissait d'une pré-Incarnation. La Musique prend place dans le cours de la grossesse, dans son processus inchoatif, dans l'Avent, avant que naisse l'Incarné.

L'Incarnation exprime ensuite cette vérité, obscure mais évidente, que la parole émane du corps et le sens du son ; que, tout entier, le corps, vibrant, participe de la parole, est traversé par elle, se métamorphose en elle. La chair devient le Verbe qui devient la chair ; le Verbe devient la chair qui devient le Verbe : en somme, la chair est le Verbe. Nous ne comprenons pas le sens, nul ou indéfini, du verbe être, car, dans l'alliage entre la chair et le Verbe, entre dur et doux, le dernier, présent dans l'autre, s'y montre et s'y cache, s'y égare et s'y trouve.

Il est là, il n'est pas là. Oh, que je me méfie du verbe être qui ponte et cache le trou noir qui absorbe présence et absence... en ouvrant le tout-dire et n'importe quoi !

Je recommence : de la Musique et de l'Incarnation, le double mystère s'éclaire-t-il dès qu'on le rapproche de ce qui se passa pendant la Renaissance, à l'émergence de la physique mathématique ? Le *Timée* de Platon avait tenté de déduire le Monde et les choses des formes de la géométrie. Échec : les Grecs ne purent inventer les sciences appliquées, pour n'avoir pas compris l'alliage nécessaire entre les expériences concrètes et les formules formelles, entre le dur, le corps grave qui chute, et le doux, l'équation du second degré. Ils croyaient que le dur se déduisait du doux.

Ce qui n'était qu'imitation chez ces Anciens devient chez les Modernes application : assez mauvais mot pour décrire, à nouveau, une fusion dur-doux. L'efficacité technique et prévisionnelle de ce nouvel alliage nous éblouit assez pour nous cacher longtemps le miracle, oui, le mystère, déclaré à la fois par Kant et Einstein, qui disent ensemble ne pas comprendre pourquoi le Monde se comprend, je l'ai dit déjà : car, si le Monde s'écrit ou se code en langue mathématique, alors le doux se trouve soudain partout dense dans le dur. S'y mêle, s'y trouve, s'y montre, s'y cache.

Il est là, il n'est pas là.

Si le Monde se code en langue mathématique, la physique fond l'alliage mystérieux entre telle équation et telle expérience, entre ce dur et ce doux. Le spectacle théâtral du procès de Galilée voile ce moment de l'histoire où la physique naît dans un milieu pétri par l'idée chrétienne de l'Incarnation.

Ces trois mystères s'éclairent-ils dès qu'on les rapproche des pratiques contemporaines ? Au stade oral de l'humanité, le couple support-message se traduisait par les cris, appels, conseils et plaintes jaillis du corps de quiconque, de la voix inspirée d'aèdes ou de griots ; de leur chair émanaient Musique, chants et verbes. Criant dans le désert, leurs gorges chantaient toutes cette incarnation. Dès le stade écrit, nos anciens gravèrent leurs devises sur le bronze, leurs regrets ou vantardises sur le marbre, et les premiers scribes écrivirent leurs lignes sur vélin ou parchemin ; externalisée, la chair verbale se métamorphosa en table métallique, marmoréenne, tannée, paginée, incunable... matérielle, dure, plus inerte que la chair, et, comme elle, codée, codée par notre écriture. L'imprimerie advenue, des machines multiplièrent le livre, couple support-message nouvellement né. De l'informatique émerge, encore une fois, un avatar de ce couple, reconnu désormais comme matériel et logiciel : voici, clairement proclamé désormais, le doublet dur-doux soi-même. Comment définir un logiciel sans faire appel à du matériel, comme si le premier se montrait, se cachait, se mêlait, s'égarait en l'autre ?

Il est là, il n'est pas là.

Or, je ne cesse de le dire dans ce livre, la Musique a besoin, pour naître et se faire entendre, de pratiques proches de ces algorithmes qui permettent le fonctionnement des machines informatiques, filles lointaines elles-mêmes des instruments de musique.

Et le cycle entier recommence.

Musique, Incarnation, physique, informatique, voilà quatre fusions de l'alliage dur-doux. Sous le terme Incarnation, j'entends aussi bien le mystère, non encore élucidé, du rapport entre l'âme, douce, et la dureté du corps.

Elle y est, mais elle n'y est pas.

La Musique passe par des notes, dont chacune n'a aucun sens, non plus que leur association ; l'informatique passe par l'arithmétique binaire, 1 et 0, par des bits ou des pixels, dont l'information n'a aucun sens ; la physique passe par des lois mathématiques, dont nous nommons inconnues les x ou les y , et dont les formulations n'ont pas de sens discursif ; l'Incarnation, quant à elle, parle de l'âme ou d'une nature divine dont nous ne savons rien.

Notes, chiffres, codes... pour chanter, agir ou connaître, nous manipulons des jetons à zéro de sens. Nos meilleures réussites dans l'accès au sens et à la compréhension passent nécessairement par un sas insensé.

Mon existence aussi.

Je vois ces quatre alliages puissamment liés. Voici, vite parcouru, l'entrelacs de ces liaisons. Le récit de la Visitation fait précéder l'Incarnation par la Musique. Dix instruments, autant d'algorithmes, des machines, des notes, des bits, l'information enfin assurent les liens, d'histoire et de pratique, associant Musique et informatique. Mille

applications, en particulier robotiques, rapprochent physique et informatique. Les contingences culturelles et les événements que connut la Renaissance permettent de comprendre l'émergence de la physique en milieu baigné par le dogme chrétien de l'Incarnation. J'ai tenté de nouer les derniers liens entre Musique et physique en chantant, à la désespérée, une épistémologie nouvelle et inouïe de l'ouïe.

Nul parmi nous, moi compris, ne peut vivre sans âme incorporée, sans musique dans ses phrases dites, sans écrire sur machine, sans connaître les autres et les choses du Monde.

Je suis là, je ne suis pas là.

Nous nous étonnons devant ces quatre miracles, ces quatre fusions, parce que nous manquons d'une philosophie du mélange. Utiles, certes, nos obsessions analytiques, nos distinctions raffinées, nos dichotomies sans fin et nos spécialités pointues comme des griffes, notre dualisme, et, au fond de nos secrètes délices, nos duels, nos affrontements, divisions, débats, conflits et guerres, haines, nous bloquent. Méprisée, la confusion décrit pourtant comment deux ou plusieurs liquides se mêlent pour former l'alliage dont je dis plus haut l'état fusionnel. Nous n'avons pas non plus de philosophie de l'accrétion, quoique le concret, quoique même la Terre... en naissent. Le concret, c'est-à-dire l'association de deux corps, ici l'alliance, l'alliage du dur et du doux, le concret, c'est-à-dire les choses du Monde, les corps vivants, la Musique et la parole, message et support alliés.

Nous n'avons pas de philosophie de la rencontre, du confluent, de l'alliage, de l'accrétion, des corps mêlés... nous n'aimons pas le coït, l'ovocyte, l'embryon, la femme enceinte, la mère, l'amour... la Musique... nous disons, pour tous ces miracles concrets : double nature, alors que le mot *natura*, qui signifie *qui va naître*, désigne le pré-natal, l'Avent, la femme enceinte, l'ovocyte, le coït... Élisabeth et Marie, le Précurseur et le Verbe...

Depuis *le Tiers-Instruit* et *la Philosophie des corps mêlés*, depuis *le Parasite* et la symbiose, depuis *l'Hermaphrodite* et *le Contrat naturel*... je travaille à construire cette philosophie du concret.

Qu'est-ce que la Musique ? Cette accrétion. L'atmosphère infinie et vibrante de flammes où fusionne le concret.

Paix

Il était une fois, dans les temps ordinaires, un conflit, encore un, qui dure depuis des millénaires. Amoureux des choses et de la matière, les fils de la Terre combattaient les amis des formes, qui aimaient, quant à eux, éperdument, les esprits, les âmes, les notes, les mots. Les premiers voyaient la vie charnelle et le Monde, qu'ils disaient réels, à travers la transparence évidente des langues, alors que les seconds avaient décidé que les choses elles-mêmes dépendaient de ce que les hommes en disaient, pensaient ou percevaient, solitaires ou en société. Les uns

triumphaient sur le terrain de l'expérience efficace et, parfois, de la science ; les autres gagnaient en termes démonstratifs, mettant les premiers au défi de montrer le réel tel quel, en dehors de la nomination, usuelle ou mathématique, hors la sensation personnelle ou les théories construites collectivement ; votre réel, disaient-ils, n'est qu'un rêve.

Comme tous les combats, ce débat entretenait un spectacle dont l'ardeur passionnait le théâtre de philosophie. Le plus comique de cette guerre d'humeur âcre tenait à l'injure échangée, unique et partagée : les réalistes ou matérialistes considéraient leurs adversaires comme des mystiques rêvant à des esprits ; quant aux spiritualistes ou idéalistes, ils considéraient leurs adversaires comme des mystiques, puisqu'ils croyaient, dur comme fer, à un réel, pourtant toujours distant d'eux d'une épaisseur énorme d'expériences ou de théories falsifiables, et donc voilé à jamais comme un fantôme.

Comme tant d'autres, ce conflit continué en des milliers d'années ne dépend ni de la vérité ni de sa recherche, mais de l'amour de tous pour toute guerre et pour le cirque monotone qu'elle offre à tout public, comme à l'écriture de l'histoire. Il durera donc autant que le monde mondain des animaux politiques, tout autant que son spectacle.

Pourtant, ils se collent ! Pourtant, ils se fondent ! Comme en un alliage. Pourtant, ils se soudent ! Pourtant, ils fusionnent ! Mélangés à jamais, inanalysables. Je ne puis tirer la queue de l'un sans que l'autre s'en vienne !

Qui perçut jamais, en effet, un mot aérien, dit ou chanté, sans corps lourd ou support épais, une note jouée sans instrument de métal, disque de cire ou ténor debout ? Qui vit quelque logiciel disponible sans nul matériel ? Je ne puis tenir toute ma langue en main sans un dictionnaire, un thesaurus, une banque de données, papiers reliés ou mémoire électronique sur cristal. Même l'esprit des lois ne se détache pas de leur lettre gravée.

Inversement, et voilà l'une des grandes découvertes d'aujourd'hui, nous ne connaissons plus une seule chose du Monde, rocher ou strate géologique, nous ne connaissons plus d'être vivant, molécule, cellule, organisme, ni d'individu ni de groupe... dont on ne puisse pas énoncer ou déchiffrer des codes. Tout sans exception, matériel, vivant, humain, stocke de l'information, la traite, en reçoit, en émet.

Pas de code sans force, pas de force sans code, pas de dur sans doux et réciproquement. Pas de forme sans matière, pas de matière sans forme. Pas de message sans support, pas de cire sans codage.

Voilà le concret.

Cela se nomme physique, dont l'existence même suppose l'alliage efficace et décisif entre une formule d'algèbre et des expériences concrètes. Cela se nomme informatique, où le logiciel ne peut se séparer de quelque matériel. Cela se nomme le Monde, massif, concret, codant et codé. Cela se nomme existence, charnelle et signifiante. Cela se nomme moi, corporel, musculaire, nerveux, sexuel, le plus souvent ému aux larmes, qui, matin après matin, ne cesse de noircir les pages de ce

livre. Cela se nomma Incarnation, où deux natures ne pouvaient s'analyser.

Cela se nomme Musique, cette mer immense qui baigne et inonde le Monde, berce les vivants qui pullulent, bouleverse les humains, foules et cultures, mer où plongent les personnes et leurs émotions, mer Musique dont les ondes acoustiques, envahissant l'Univers, sonnait l'universel du sens avant que quiconque s'exprime, consolent qui pleure et, de joie, dilatent qui loue.

Paix dans la bataille longue qui oppose deux siamois.

ERRANCES SANS TERME

En trois voyages de vie : celui d'Orphée, légendaire, autour de la Méditerranée, vers ses mères Muses ; le mien, réel, rationnel, mondial ; tous deux descendant, un moment, vers des Enfers sans espoir ; celui, enfin, des récits testamentaires, descendant du tohu bohu vers le Verbe... ce livre de trois enfances, de trois Grands Récits ouïs comme trois rhapsodies, ce livre de trois fleuves disparates, descendant vers l'information maximale... mélange art et métiers, émotions et raison, corps et âme, sciences et religion : scandale !

Les choses du Monde, les actions des hommes, la raison des œuvres... le concret enfin... montrent ce scandale quotidiennement.

La philosophie le chante.

Berlin-Stanford,
août-décembre 2010